L'attaque du Hamas dans le sud de l'État hébreu, le 7 octobre 2023, et l'offensive lancée en représailles contre la bande de Gaza ont ouvert un nouveau chapitre dans l'interminable conflit israélo-palestinien. De la naissance du sionisme, sur fond de persécutions antijuives, à la fin du XIXe siècle, au raidissement identitaire d'Israël et à l'impasse politique palestinienne qui menacent, en ce début de XXIe siècle, d'enterrer la solution à deux États, ce livre revient, par la plume de trois anciens correspondants dans la région, sur cette guerre sans fin. Une lecture nécessaire pour comprendre les grandes étapes et les ressorts profonds de cet affrontement aux répercussions planétaires.

**Benjamin Barthe,**
**Gilles Paris** et
**Piotr Smolar** sont journalistes au *Monde*.

ÉDITEUR ENGAGÉ UN MONDE À RACONTER

12,90 €

9 782815 961783

l'aube

BENJAMIN BARTHE, GILLES PARIS, PIOTR SMOLAR La guerre sans fin

Conception graphique : Héloïse Jouanard, Format Tygre.

l'aube

BENJAMIN BARTHE
GILLES PARIS
PIOTR SMOLAR

# LA GUERRE SANS FIN

ISRAËL PALESTINE

Le Monde

l'aube

# La guerre sans fin

Collection *Monde en cours*
créée par Jean Viard

Benjamin Barthe
Gilles Paris
Piotr Smolar

# La guerre sans fin

Israël-Palestine

© Benjamin Barthe, Gilles Paris, Piotr Smolar,
Le Monde/Éditions de l'Aube, 2024
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-6178-3

*éditions de l'aube*

Chers lecteurs,
Pour enrichir votre expérience de lecture et offrir un accès interactif à des informations complémentaires, nous avons intégré des QR codes tout au long du texte. En scannant ces QR codes avec votre smartphone ou votre tablette, vous serez dirigé vers des infographies conçues par le service infographie du *Monde*, qui approfondissent les thèmes du livre. Espérant ainsi enrichir votre compréhension et votre appréciation du sujet, nous vous souhaitons une agréable lecture.

## Préface

Une malédiction hante le conflit israélo-palestinien en cours depuis plus d'un siècle. Seule la violence attire l'attention du monde sur ces terres rocailleuses si chargées d'histoire, entre la mer Méditerranée et le fleuve Jourdain. L'État hébreu y a vu le jour en 1948, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, offrant un refuge aux juifs persécutés. Les Palestiniens, eux, attendent le leur en vain. De part et d'autre, le récit national est composé d'occasions considérées rétrospectivement comme ratées, du plan de partage des Nations unies de 1947 au processus diplomatique lancé par les accords d'Oslo en 1993, ou au sommet de Camp David en 2000, d'accusations

réciproques pour ces échecs, d'injustices successives, d'expropriations et de déplacements forcés.

Le 7 octobre 2023 marquera à jamais l'une des bornes les plus tragiques de ce conflit, dont nous ne pouvons encore deviner toutes les conséquences, à la fois pour ses protagonistes et le Moyen Orient. Les massacres sans précédent de civils israéliens commis par des centaines de miliciens du Hamas, qui avaient ce jour-là franchi la clôture de sécurité érigée autour de la bande de Gaza, ont fracassé l'idée d'une supériorité technologique et militaire absolue de l'État hébreu sur les factions palestiniennes.

La cruauté des actes commis, la prise massive d'otages de tous âges, détenus dans les réseaux souterrains de Gaza, a placé Israël devant un dilemme stratégique impossible à résoudre sous la pression d'une opinion publique incandescente. Comment venger les morts et négocier les survivants prisonniers ? Comment se prétendre armée morale et réduire le territoire palestinien en cendres et en





ossements ? Comment mener une campagne sans possibilité claire de victoire ?

La guerre lancée contre l'enclave palestinienne, dans le but d'éradiquer le Hamas et de libérer les otages israéliens, a tourné au châtiment collectif. Des dizaines de milliers de Gazaouis, pour l'essentiel civils, ont péri sous les bombes israéliennes, et mi-mars, alors que nous mettions la dernière touche à ce livre, la famine menaçait de décimer encore un peu plus la population locale.

À ce massacre s'ajoute l'anéantissement méticuleux des infrastructures civiles de la bande côtière : universités, ministères, mosquées, écoles, usines de traitement des eaux, centres culturels, mairies, etc. Si l'expulsion des Palestiniens, lors de la création d'Israël, en 1948, a été qualifiée en arabe de « catastrophe » (« Nakba »), la guerre de 2023-2024 contre Gaza mérite assurément l'appellation de cataclysme.

Longtemps, Israéliens et Palestiniens ont entretenu un conflit de basse intensité, fait de violences mutuelles ainsi que de discriminations du quotidien à l'égard des

seconds, parfois marqué par des phases de guerre ouverte. Une idée fausse avait fini par susciter une forme de lassitude chez de nombreux observateurs ou diplomates : celle d'un statu quo. D'un film tournant en boucle, mettant en scène deux peuples si proches mais incapables de s'entendre, de s'écouter, de se comprendre, de se respecter dans leur humanité essentielle, de dépasser l'évocation de leurs morts respectifs pour penser à l'avenir.

L'asymétrie structurelle du rapport de force permettait aux Israéliens d'entretenir un régime d'occupation militaire à moindre coût. Vingt ans après l'écrasement de la seconde intifada (2000-2005), le nationalisme palestinien paraissait en bout de course : noyé sous les colonies juives en Cisjordanie, étouffé par le blocus israélien dans la bande de Gaza, abâtardi dans ces deux territoires par la course aux miettes de pouvoir laissées par l'occupant, perverti par l'antagonisme fratricide entre le Hamas et le Fatah. Ce conflit, pensait-on, était devenu gérable à défaut d'être réglé. La question palestinienne





avait perdu de sa centralité. Un nouveau Moyen-Orient, « post-Palestine », était en train d'éclore, symbolisé par les accords de normalisation israélo-arabes de 2020.

Funeste illusion. Il n'y avait pas de statu quo avant le 7 octobre 2023, malgré l'absence de tout dialogue politique sérieux depuis vingt-cinq ans. Des rouages tournaient de part et d'autre. Des courants puissants irriguaient les deux sociétés. Des courants que nous avons tous trois pu observer, à différentes périodes de nos vies, en tant que correspondants du journal *Le Monde* en Israël et dans les territoires palestiniens.

Je [Gilles Paris] me suis installé à Jérusalem en septembre 2001 pour cinq ans, un an après le début de la seconde intifada. J'avais auparavant suivi les soubresauts du processus de paix resté lettre morte d'Oslo à l'occasion de nombreux reportages, comme envoyé spécial. Au cours de ces cinq années, j'ai été le témoin de la fin d'un monde illustré par un souvenir personnel qui semble irréel

aujourd'hui, celui d'un week-end passé en famille à Gaza, quelques semaines après mon arrivée, où nous nous étions rendus avec ma propre voiture dotée de plaques d'immatriculation françaises qui permettaient alors de circuler dans l'ensemble des territoires palestiniens occupés. Un cycle inédit de violences allait tout changer.

Il m'a fallu un peu de temps pour comprendre qu'une parenthèse était en passe de se refermer et que deux sociétés s'éloignaient irrémédiablement l'une de l'autre. La disparition du chef historique de l'OLP, Yasser Arafat, en 2004, mort de maladie, l'évacuation des colonies israéliennes implantées dans la bande de Gaza, un an plus tard, l'accident de santé qui frappa le Premier ministre israélien Ariel Sharon et la victoire électorale du Hamas, en 2006, ont accéléré cette prise de conscience. Arrivé avec l'espoir que des négociations de paix reprendraient après l'épuisement d'un cycle de violences, je suis reparti de Jérusalem à l'été 2006, juste avant la guerre entre Israël et le Liban, gagné par le pessimisme.





Pour ma part [Benjamin Barthe], j'ai vécu à Ramallah, la capitale de fait de l'Autorité palestinienne, entre 2002 et 2011. J'y suis arrivé au pic de la seconde intifada, alors que les tanks israéliens assiégeaient la Mouqata'a, le quartier général en ruines de Yasser Arafat, et qu'à défaut de pouvoir les repousser, les membres des groupes armés paradaient en ville, kalachnikov au poing. J'en suis reparti neuf ans plus tard, au moment où les rues longtemps tapissées de posters à la gloire des « martyrs » tombés face à Israël étaient jalonnées de restaurants branchés et panneaux de publicité pour le crédit immobilier, et où le régime palestinien, réformé par l'énergique Premier ministre Salam Fayyad, se rêvait en proto-État. Deux époques et deux mantras aux antipodes : la libération par la lutte armée en 2002, l'indépendance par la modernisation technocratique en 2011. Guevara d'un côté, McKinsey de l'autre. Mais dans les deux cas, un même échec, une même incapacité à desserrer le carcan de l'occupation israélienne.

Habiter en Cisjordanie, côtoyer au quotidien les Palestiniens comme je l'ai fait – au point de me marier avec une Palestinienne – m'a donné un accès privilégié à cette société, à ses blessures et ses espoirs. Mais résider à Ramallah m'a aussi fait comprendre comment Israël régente la vie des Palestiniens de A à Z, contrôle jusqu'aux détails les plus anodins de leur existence. Vingt-quatre heures avant notre mariage, alors que ma future épouse essayait sa robe blanche, son frère, arrivé à Amman en provenance des États-Unis, nous apprenait, par téléphone, une mauvaise nouvelle : la police israélienne déployée au pont Allenby, le terminal entre la Jordanie et la Cisjordanie, lui refusait l'entrée dans son propre pays, parce qu'il lui manquait un simple papier. Moyennant un marathon en taxi, six heures de route à travers la vallée du Jourdain, j'ai réussi à lui apporter ledit document qui lui a permis de rentrer en Cisjordanie et d'assister à la noce… Une anecdote emblématique de la bureaucratie suffocante mise en place par l'occupant israélien.





Je [Piotr Smolar] suis arrivé à Jérusalem en septembre 2014, quelques jours après la fin d'une nouvelle guerre meurtrière dans la bande de Gaza, pour entamer une correspondance de cinq ans. Je n'avais jamais travaillé au Proche-Orient, mais j'avais de la famille éloignée en Israël. L'un de mes grands-pères y est même enterré, comme je l'ai raconté dans mon livre *Mauvais juif* (Les Équateurs, 2019). J'ai aimé passionnément découvrir la complexité des deux sociétés, israélienne et palestinienne, alors même que les dirigeants, de part et d'autre, donnaient si peu de raisons d'espérer.

Les reportages à Gaza ont été une expérience humaine sans pareil. Je me souviens notamment du seul antiquaire de Gaza-ville, installé dans le marché central, près de cages à poulets malodorantes et d'étals de légumes. Un vrai petit musée. La boutique proposait des livres, des lampes trop usées, des bijoux, des planches de timbres, et puis des albums merveilleux contenant de vieilles photos en noir et blanc d'un Gaza englouti. On y